

Yves P

Pelletier

Me

suivez-

VOUS

?



vib éditeur

Yves P

Pelletier

Me

suivez-

vous

?

Le toit du monde

*We can reach the heavens
and touch the sky*
CÉLINE DION

Lhasa, 14 juin 1993

Survolant les neiges éternelles, le Boeing de China Southwest Airlines, seule compagnie aérienne autorisée à atterrir au Tibet, amorce sa descente. Le nez collé au hublot, je suis ébloui par l'immensité immaculée, ponctuée de pics acérés et surmontée d'une étroite bande d'azur. Ça ferait un puzzle exigeant. Il se dégage de ce panorama un calme puissant, semblable à celui que fait naître l'océan, quand on le contemple sur le pont d'un paquebot. Mes compagnons de voyage et moi échangeons parfois des regards silencieux. Depuis la semaine dernière, nous savons ce que chacun de nous a dans le cœur. Ayant appris la victoire du Canadien à la page sept du *China Daily*, j'avais lancé une petite parade dans les rues de Kunming : nous transportions en triomphe la coupe Stanley miniature que la gang du Pub m'avait offerte, la veille de mon départ. Nous avons ensuite utilisé le porte-bonheur comme verre à shooter pour trinquer dans un resto, avec des locaux.

— Nananana, nananana, hey hey hey... *ganbei!* (santé)

À la conclusion de ces festivités, désinhibés par l'alcool de riz, nous nous étions confiés sur les motivations personnelles qui nous avaient fait entreprendre ce voyage. Dans mon cas, c'était les échecs répétés de ma vie amoureuse, les projets de cinéma abandonnés, les fantômes de ma mère et de mon frère, mon parcours incohérent de cabotin déboussolé. Les histoires de mes camarades du Club Aventures étaient différentes, mais avaient une teneur similaire. Chacun de nous traversait une forme de crise existentielle. Tout le monde avait été d'une étonnante transparence. Sauf Charles, évidemment.

Charles est vite devenu le mouton noir de notre troupeau. L'unique raison de sa présence parmi nous est qu'il veut voir l'Everest. Point. Lorsque nous passerons à Rongbuk, qui est juché à 5200 mètres d'altitude sur son versant chinois, nous pourrons voir de près le sommet du monde. C'est une journée, sur les 28 prévues à notre itinéraire...

Son indifférence relative au reste du voyage n'empêche pas Charles de le commenter. C'est plus fort que lui, il adore donner ses opinions. Malheureusement, elles sont à l'opposé des miennes et de celles des autres membres du groupe. Exemple : il trouve que les Tibétains manquent d'ardeur au travail et que leur mode de vie contredit les mesures minimales d'hygiène. La plupart du temps, on le laisse parler. Mais quand il va trop loin, moi, c'est non. Je lui réponds de façon incisive, pour l'inciter à la retenue. Les rires de la troupe le plongent alors dans un mutisme salutaire, mais passager.

Heureusement, Ghyslain, notre guide, manœuvre habilement pour éviter que ces petits conflits ne s'enveniment. Grand mince à la posture élégante, c'est un leader calme et patient. Suzanne, Monique, Solange, Audrey et Marc complètent le groupe dont il a la responsabilité.

Tous des voyageurs individuels, qu'il faut jumeler dans des chambres d'hôtel. Bon gars, Marc s'est offert pour partager celle de Charles. Nous lui sommes reconnaissants de son sacrifice. Je suis le benjamin et on s'accommode de mon comportement parfois fantaisiste. Personne ne me parle de mon travail, à moins que je n'aborde moi-même le sujet. C'est une délicatesse qui me touche, car j'avais des appréhensions.

À l'extérieur de l'aéroport, la lumière est vive. Au milieu de ce désert de pierres, la moindre couleur étincelle. Les flots du Yarlung Tsangpo, la source du Brahmapoutre, scintillent au soleil de midi. Il nous faut faire une heure trente de route pour rejoindre la capitale mythique du Tibet, longtemps interdite d'accès aux étrangers. C'est à notre tour d'être initiés à ses mystères. Déception. Lhasa se révèle une ville résolument chinoise, avec ses larges avenues et ses bâtiments modernes anonymes. Sur son promontoire, le palais du Potala, ancienne résidence des dalaï-lamas, semble acculé par cette force d'assimilation architecturale. À l'est de la ville, le quartier traditionnel tibétain, autour du temple du Jokhang, forme une ultime poche de résistance. Situé à proximité, notre hôtel offre des chambres typiques, décorées à la tibétaine. C'est un établissement conçu pour plaire aux visiteurs en quête

d'authenticité. Nous ne sommes pas dupes. Ghyslain ne nous cache rien de la situation : bien que certains Tibétains y participent, l'industrie touristique est contrôlée par le régime. Notre guide local et notre chauffeur sont d'origine tibétaine, mais c'est une faveur qu'il lui a fallu négocier âprement avec les autorités.

À 3500 mètres d'altitude, je ressens pour la première fois le mal des montagnes. Le manque d'oxygène a fait naître une migraine titanesque. Comme dans la fausse pub de RBO, c'est une « tuque de douleur » que même des comprimés de « Tulenol » ne parviendraient pas à soulager. J'ai la cage thoracique comprimée, les poumons congestionnés, la gorge et les narines asséchées par la poussière. Ma haute stature filiforme contribue à ces symptômes. Le sang et l'air ont beaucoup de distance à parcourir pour atteindre mon cerveau et mes voies respiratoires. La meilleure façon d'y parer est de s'alimenter et s'hydrater. Après avoir ingurgité des *momos*, des raviolis tibétains, et une grosse tasse de *po cha*, du thé au beurre de yack, je m'écroule. *Simchango* (bonne nuit).

★

Lhassa, 18 juin 1993

— *K'atsè ré?* (C'est combien ?)

Tout surpris que je m'adresse à lui en tibétain, le proprio de l'échoppe me sourit de ses quelques dents, avant de tendre ses doigts mal manucurés. Cinq renminbis pour une veste de moine ? C'est l'équivalent

d'un dollar canadien. Sortant des billets poisseux de mon portefeuille, je poursuis la conversation.

— *Koussou dépo yin pè?* (Comment allez-vous?)

Persuadé à présent que je maîtrise sa langue, le marchand se lance dans une tirade incompréhensible. À son ton, je devine qu'il me retourne la question. Je lui réponds du tac au tac :

— *Depo yin, todjé tché.* (Je vais bien, merci.)

Sous le regard médusé des badauds attroupés autour de nous, je glisse mon achat, enveloppé dans du papier journal, dans l'étui de mon caméscope et poursuis mon chemin. Muni de mon *phrasebook* tibétain, je profite de cet après-midi de liberté pour me balader en solitaire dans le quartier du Barkhor. J'y fais des emplettes, et des rencontres. Avec les Tibétains, le contact est simple et candide. C'est paradoxal, dans un pays qui cultive le secret. Souriants ou non, les habitants vous regardent d'abord droit dans les yeux, puis, sans aucune pudeur, vous détaillent de la tête aux pieds. S'attardant à la surface luisante de votre étui à photo, au logo coloré de CIBL sur votre t-shirt ou à la semelle sophistiquée de vos souliers de randonnée, ils ne cachent rien de leur curiosité. Moi qui déteste la bullshit, je reste pantois devant tant de spontanéité et de transparence.

Ce matin, en groupe, nous avons visité le temple-monastère du Jhokang, cœur spirituel et culturel de Lhassa. Au centre du Barkhor, c'est un lieu où convergent depuis des siècles des milliers de pèlerins venus de partout pour y faire leur chemin de prière. Circulant rituellement autour du bâtiment, ils progressent en faisant d'étonnantes prosternations. Ils se jettent au sol à

plat ventre et allongent les bras vers l'avant. Puis ils se relèvent à l'endroit où leur front ou leurs mains ont touché le sol. Certains fervents auront fait tout le trajet vers la capitale de cette manière. On les aperçoit sur le bord des routes, plongeant et rampant, indifférents aux éléments. J'ai tenté l'expérience. À bout de souffle, couvert de poussière, j'ai interrompu mes prosternations au bout de trois mètres.

À l'intérieur, le temple sentait le beurre de yack et l'encens au bois de santal. En 1989, ça sentait aussi le gaz lacrymogène, et la poudre. Dans la foulée des protestations de la place Tian An Men à Pékin, les moines locaux s'étaient joints à la révolte. Les autorités avaient donné l'assaut contre le monastère, et tabassé tous ceux qui étaient à l'intérieur. Bien qu'aujourd'hui l'atmosphère semble bon enfant, il faut rester sur ses gardes. Les lieux sont envahis par des « spy monks », à la solde de Pékin. Certains sont faciles à identifier : ils initient le contact avec les étrangers en leur réclamant bruyamment des photos du Dalai-Lama. Avec eux, je joue à l'imbécile, un rôle pour lequel j'ai des prédispositions : « Du dalama ? Non merci, j'ai déjà dîné. » Ils n'insistent pas, croyant avoir affaire à un demeuré. De toute façon, je n'ai pas de photos du chef spirituel du bouddhisme tibétain sur moi. On m'avait dit qu'il y en avait dans toutes les maisons. Suivant le conseil de Ghyslain, j'ai préféré me munir de choses plus rares : des stylos à bille, des cahiers, des carnets. Ici, posséder de quoi écrire est un trésor. Le régime contrôle l'attribution du matériel scolaire. Il contrôle aussi tout le reste. C'est un régime totalitaire.

Je rentre à l'hôtel pour faire la sieste. J'ai finalement trouvé la panacée pour atténuer les symptômes du mal des montagnes : une simple aspirine. J'en avale beaucoup, et souvent. Le pot géant que j'avais acheté chez Jean-Coutu s'étant vidé rapidement, j'ai acheté chez un apothicaire des cachets en vrac, que je conserve dans un grand Ziploc. Je pige dedans comme si c'était un sac de pinottes. Je me suis aussi procuré un expectorant, pour soulager la congestion. Sur l'emballage, il y avait la photo d'un serpent. J'ignore quelle partie du reptile est l'ingrédient actif, mais deux heures après l'ingestion, j'en constate l'efficacité. Secoué par une quinte de toux caverneuse, j'expulse un bloc de mucus poussiéreux et dense comme une météorite. Un crachat d'outre-tombe. Atteignant le sol, il fait *PLOP*. Soulagement dans l'instant. Merci, serpent.

★

Gyantse, 18 juin 1993

Bordée de maisons et de commerces, l'avenue qui mène au monastère est si boueuse qu'on en distingue à peine les pavés. Le soleil couchant donne aux habitations tibétaines des teintes mordorées. Sur les toits, le vent fait claquer des drapeaux de prière délavés. Je suis groggy et la scène m'apparaît comme dans un rêve. Nous venons d'arriver à Gyantse, pittoresque bourgade à la jonction de deux grandes routes. L'ancien relais de caravanes est encore un pôle commercial. Un flot continu de charrettes tirées par des chevaux, des

mules ou des yacks, circule dans les deux sens. Le son des sabots, les roues en bois qui grincent, les essieux qui couinent, les bidons qui s'entrechoquent... il ne manque qu'un thème de Morricone pour me sentir dans un western *thukpa* (soupe de nouilles tibétaine).

À Lhasa, ce matin, souffrant de problèmes gastriques, j'avais dû me résigner à prendre des antidiarrhéiques pour ne pas forcer notre équipage à faire des arrêts trop fréquents. Ils m'avaient plongé dans un état comateux. En cours de route, j'avais ouvert un œil alors que nous franchissions le col de Karo La. À 5039 mètres d'altitude, il neigeait et il ventait. À l'extérieur de notre minibus, une famille de paysans nous observait comme si nous étions des extraterrestres. J'avais croisé le regard d'un petit garçon d'à peu près quatre ans, qui me fixait avec un énorme sourire. Couvert de crasse, la morve au nez, il portait un bas de pyjama déchiré et un blouson d'été. Pas de souliers. Il était là, souriant de toutes ses dents noircies, pieds nus dans la neige, irradiant de bonheur. C'était sa vie. Subitement, mes soucis m'étaient apparus bien futiles et mes privilèges, bien réels. J'ai senti l'image de ce gamin s'imprimer dans ma cervelle.

Quelques années auparavant, j'avais vécu une épi-phanie similaire avec Gérard. Alors que je traversais une période déprimante et que je me morfondais dans mon divan, j'avais entrevu sa tête échevelée par les fenêtres de mon salon. Au beau milieu de la rue Pontiac, il avançait de façon désordonnée, mais à vive allure. C'était très étrange, car depuis son opération au cerveau, mon député de voisin avait perdu beaucoup de sa motricité. Curieux, je m'étais levé et l'avais découvert en

équilibre précaire, sur sa bicyclette. J'avais été incapable de m'empêcher de rire. J'étais là, jeune homme fringant, à geindre sur mon sort. Pendant ce temps, Gérald Godin, défiant les pronostics, remontait en selle. Depuis ce jour, dans l'adversité, je pensais à lui. Dorénavant, je pourrais aussi me remémorer un ti-cul, nu-pieds dans la neige, qui me sourit.

Parmi mes nombreux voyages, c'est le plus confrontant. Qu'est-ce que je fous ici à faire du tourisme ? De retour dans notre confortable hôtel chinois décoré à la tibétaine, cette question m'habite sans que j'y trouve l'amorce d'une réponse.

Le lendemain matin, il y a foule au monastère de Palcho. C'est jour de congé, et la population endimanchée est venue prier, déambuler, socialiser. Des centaines de satellites en orbite, circulant pieusement ou par habitude, tandis que les enfants courent partout, s'amusant à faire tourner les moulins à prières. Tout ce beau monde est fort intrigué par notre présence. J'ai donc l'opportunité de pratiquer mon tibétain, de faire des photos, et d'échanger quelques adresses. À la fin de notre visite, la communauté monastique nous accorde un privilège : rencontrer un lama. Enfin, pas un véritable *rinpoche* (un lama incarné), mais un vieux moine, fripé et sage, récemment libéré d'une longue peine de prison où il avait été torturé par ses geôliers. Par considération, les autres moines lui avaient attribué le vénérable titre de lama.

C'est le pas allègre et l'esprit curieux que nous revenons plus tard pour notre audience. À flanc de

montagne, derrière le monastère, se trouve un modeste pavillon. Assis sur des coussins, le lama nous reçoit. Timidement, nous nous assoyons en cercle autour de lui. Un moine plus jeune, qui lui sert d'interprète, fait les présentations. L'œil vif, souriant, le petit homme courbé et chétif nous observe derrière ses grosses lunettes. Nous sommes pendus à ses lèvres, attendant l'illumination. Il nous fait alors une demande troublante.

— S'il vous plaît, parlez-moi de votre religion.

Nous échangeons des regards. C'est nous qui voulons qu'il nous parle de ses croyances, pas l'inverse. Il insiste, malgré nos protestations polies, prétextant qu'il est plus ignorant de notre réalité que nous le sommes de la sienne. Nous finissons par allumer : il nous renvoie la balle, le coquin. La leçon de bouddhisme tibétain est commencée. Il vient de semer le doute, à nous de le cultiver. Quand vient mon tour de prendre la parole, je me livre sans filtre, comme si j'étais face à ma psy. J'explique au lama que j'ai été baptisé selon les rites de l'Église catholique romaine, mais que je ne suis pas croyant. Comme ma mère, je ne me retrouve pas dans le catholicisme – ni dans aucune autre religion. Par contre, je lui avoue être fasciné par les croyances humaines et les rites qui y sont associés. C'est un intérêt ludique et humaniste, qui me porte à juger mes semblables à leurs actes, plutôt qu'à leur discours. La compassion, les bonnes actions, qu'on ait la foi ou non, pour moi, c'est oui. Tout ça est une matière difficile pour l'interprète, manifestement déconcerté par ces propos livrés dans mon anglais imparfait. Mes camarades interrompent mon charabia :

— Yves, comment veux-tu qu'il te comprenne ?
Pour lui, c'est trop confus.

— Mais justement, la confusion, c'est ce qui me définit...

S'il est perplexe, notre lama n'en montre rien. Il écoute la traduction de mon *läius* en souriant et en acquiesçant. Je crois avoir établi avec lui un contact au-delà du langage.

★

Rongbuk, 26 juin 1993, 3 heures du matin

Je m'éveille en sursaut, en apnée, les poumons vides. Mon crâne subit les assauts d'un marteau-piqueur silencieux. Cinq mille deux cents mètres. C'est la première fois que nous passons la nuit à une telle altitude. Ne cédant pas à la panique – les crises d'asthme de mon enfance m'y ont entraîné –, je retrouve peu à peu mon souffle. Malgré la surdose d'aspirine et les litres de thé au beurre de yack que j'ai ingurgités hier soir, ma migraine ne s'est pas estompée. Ma vessie crie au secours. Je frissonne. Dans la salle commune qui nous sert de dortoir, le poêle s'est éteint. Muni de ma lampe frontale, je m'extirpe de mon sac de couchage et slalome entre les lits vers la sortie du refuge. Sur les murs subsistent les traces de ce qui aurait dû être notre souper : des nouilles, des légumes et de la viande. Lors de sa préparation, nos guides avaient remplacé une pièce manquante de la soupape d'une cocotte-minute par une tige de bois. Cette substitution s'était révélée

inadéquate. La pression dépassant les limites du fabricant, le couvercle s'était arraché de ses amarres et avait été projeté au plafond comme un boulet de canon, tandis que le contenu bouillant de la marmite éclaboussait les environs. Par un hasard providentiel, personne n'avait été blessé. Mais l'incident nous avait coupé l'appétit. Notre repas, finalement composé de conserves, avait été bref. J'imagine ce qu'aurait pu être la une du *Journal de Montréal* : « Yves P Pelletier décapité par un presto himalayen ». Je voudrais en rire, mais à cause du manque d'oxygène, j'ai peur de m'évanouir.

Dehors, il fait encore plus froid. Je marche lentement vers le racoin qui nous sert de toilettes. Cette fois, au moins, je n'ai pas à affronter de bêtes sauvages. Avant-hier, à Lhatse, lors d'une expédition nocturne vers les latrines, j'avais dû déjouer les manœuvres d'encerclement d'une meute féroce de chiens errants, de véritables cerbères des bécosses. Une demi-lune blafarde perce enfin les nuages. Depuis notre arrivée, hier après-midi, après dix heures de tape-cul sur des sentiers escarpés entassés dans la benne d'un camion, ils nous cachaient la vue de l'Everest. Mais notre éprouvant voyage n'avait pas été fait en vain. À défaut de la montagne mythique, le monastère de Rongbuk, lui, se révélait dans une splendeur baroque. La brume le nimбай d'une aura de mystère. Des dizaines de bonzes et de moniales, de toutes générations, s'étaient précipités à notre rencontre. J'en avais déduit qu'à l'écart de la civilisation et de toute forme de coercition, le confinement aux bâtiments et le vœu de chasteté étaient facultatifs. Celui de la pauvreté aussi. L'arrivée des

touristes semblait être la promesse de tractations plus ou moins licites.

Si près du but, Charles ne cachait pas sa contrariété : l'Everest se refusait à sa contemplation. Je n'avais pas osé le taquiner, cette fois, ma dernière vanne à son endroit ayant été d'une grande cruauté. Sur le chemin de Shigatse, nous nous étions arrêtés sur un col pour pique-niquer. Aussitôt, des enfants étaient accourus, nombreux, convoitant notre butin. C'est comme ça au Tibet. On se croit seuls dans un désert, on se retourne subitement et, coucou, il y a une foule derrière nous. Les crayons et les biscuits intéressaient les gamins, mais, étonnamment, l'objet principal de leur convoitise était nos bouteilles de plastique vides. Nous avons tenté de les distribuer équitablement, mais en vain. Aussitôt qu'un petit en recevait une, il se la faisait chiper par un plus grand. De retour dans le minibus, Charles s'était moqué de notre naïveté. Selon lui, tous les êtres humains, sans exception, agissaient comme des animaux. Malgré des millénaires de civilisation, la loi de la jungle primait toujours. Je lui avais répliqué qu'il avait tort : si la loi de la jungle avait régi notre voyage, il serait mort depuis longtemps. Cette blague macabre nous avait épargné plusieurs heures de litanie, mais quand même, je m'en voulais un peu.

De retour au refuge, je ne trouve pas le sommeil. Deux heures plus tard, au lever du jour, nous prenons le petit-déjeuner (sans autocuiseur) et entreprenons le trek vers le camp de base de l'Everest. Au bout d'une heure, nous finissons par l'entre-apercevoir un instant à travers les nuages. Il s'éclipse aussi vite, comme le

sourire de Charles. Le trajet de retour dans la boîte du camion est un nouveau calvaire. Les cahots ravivent nos bleus. Il pleut, il vente. Quand Charles se met à ventiler sa frustration, il a raison de ma compassion. Je ne peux m'empêcher de l'interrompre.

— Tu l'as vue, ta grosse roche ? Astheure, ta yeule.

★

Aéroport de New Delhi, 29 juin 1993

Au fond du Boeing de Royal Air Nepal qui se dirige vers la passerelle de débarquement, nous faisons nos adieux aux membres du groupe qui poursuivent leur route en solo. Pour la plupart d'entre nous, c'est le retour au pays. Ghyslain, Audrey et Solange confient leur rêve de se rendre un jour au Bhoutan. C'est une contrée que je présume africaine avant de comprendre qu'il s'agit d'un royaume himalayen enclavé entre l'Inde et la Chine : une monarchie bouddhiste qui vit isolée du monde, en quasi-autarcie. Soudain, j'allume. Ado, je m'étais procuré pour ma collection de timbres des séries très originales émises par la poste bhoutanaise. Celle portant sur les grands hommes (Gandhi, Kennedy, De Gaulle, etc.) était imprimée en relief sur du plastique moulé. Une autre, sur la faune himalayenne (yéti compris !), était constituée de stéréographies.

Je veux visiter le Bhoutan, moi aussi. Mes compagnons me ramènent sur Terre. Le pays n'accepte qu'un petit nombre de visiteurs chaque année. Le coût du visa est de deux cents dollars par jour, si on voyage

en groupe. Pour un voyageur en solo, c'est deux cent cinquante ! La seule façon d'y échapper est de se faire inviter par un des cinq cent mille habitants, qui sont en majorité des paysans. Je me rends à l'évidence : cet ailleurs m'est inaccessible. À quoi bon y rêver ? De toute façon, j'ai déjà hâte de revenir au Tibet et au Népal.

Durant l'escale à New Delhi, en attente de notre vol vers Amsterdam, je déambule parmi les boutiques du terminal. Le séjour à Katmandou, point d'orgue de notre périple, a été une cure de jouvence. Après des semaines de confort parfois spartiate, le Katmandou Guest House m'était apparu comme un palace. Il y avait un couvre-feu à cause des groupes maoïstes qui écumaient les rues. Chaque soir, une faune bigarrée de *backpackers* se retrouvait dans le lobby pour boire un verre et regarder Boom-Boom Becker démolir ses adversaires à Wimbledon. Au premier contact, je m'étais senti à l'aise dans la capitale népalaise. Le vieux quartier où nous habitions était sillonné de rues étroites grouillantes de monde et d'animaux en liberté. Il y avait d'innombrables échoppes aux marchandises colorées et odorantes. C'était le portrait qu'en avait fait Hergé dans *Tintin au Tibet*.

Lors de notre jour de congé, muni d'un *phrasebook* népalais, j'avais entrepris l'ultime séance de magasinage de mon voyage. Dans un magasin de cassettes et de CD, dont le propriétaire avait laissé la gestion à sa fille Mikha et à ses nièces Sichu et Palisa, j'avais demandé aux jeunes femmes de me suggérer de la musique pop népalaise plutôt que des trucs folkloriques. À leur connaissance il n'en existait pas, ou du

moins, pas enregistrée sur un support commercial. En revanche, elles avaient un vaste choix d'enregistrements indiens de chansons à succès de Bollywood. Le hit le plus récent, tiré du film *Khal Nayak*, s'intitulait *Choli Ke Peeche*, un morceau sulfureux où la chanteuse demande à son prétendant « Devine ce qu'il y a sous mon choli (ma blouse) ». Pour la nouvelle génération, c'est un hymne à la liberté. Pour les plus vieux, une chanson scandaleuse. Hilares, les trois jeunes femmes m'en avaient traduit les paroles en me faisant jurer de ne pas en fredonner l'air dans la rue. Ça serait très mal vu.

Mon circuit entre les boutiques hors taxes me lasse. Dans le terminal bondé, les sièges libres sont rares. Soudain, une place se libère sur un banc, entre deux voyageurs. Je m'y insère avec soulagement. Ma voisine de gauche, une jeune femme au sourire franc et au regard mélancolique, m'adresse spontanément la parole dans un anglais parfait. Timide, mais volubile, Zangmo me crible de questions sur mon séjour au Tibet, qu'elle rêverait de visiter. Il y a soixante ans, sa mère, alors petite enfant, avait franchi les montagnes à pied avec sa famille pour faire un pèlerinage à Lhassa. C'est à mon tour de l'interroger. Ah bon ? Et d'où est-elle originaire ?

— Je viens du Bhoutan.

Je reste sans voix un moment. Mais je refuse d'y voir autre chose qu'une coïncidence. Les histoires de synchronicité, même par jeu, j'en ai marre de me les raconter.

Transit

Je n'ai fait que passer

FERNAND GIGNAC

Montréal, 3 décembre 1993

Je rentre à pied sous une pluie glaciale. La réunion avec RBO s'est déroulée de façon caractéristique : ambiance bonhomme ponctuée de moments de tension. Cette fois, ce sont les choix artistiques pour un générique d'ouverture qui ont fait l'objet de palabres. Nous avons tourné cet automne le premier téléfilm de *Série B*, notre nouveau projet télé. L'épisode dont nous terminons la postproduction s'intitule *L'Affaire Bigras*, et met en scène le duo de *Bonjour la police*. Fidèles au concept, nous avons pondu une intrigue où les forces de l'ordre n'apparaissent pas sous leur meilleur jour. J'espère que les agents qui m'ont sauvé de Suzon ne m'en tiendront pas rigueur. La scénarisation avait été ardue. Deux écoles s'opposaient, André et moi privilégiant l'approche classique – construire une histoire pour y inclure des gags –, et Bruno et Guy préconisant plutôt de suivre un fil conducteur jusqu'à ce qu'un gag nous en détourne. De gags en blagues, de décrochages

en apartés, à un moment donné, on perdait le fil. Il n'y avait pas d'intérêt à suivre le parcours des personnages. Guy n'était pas de cet avis.

— Yves, le monde s'en fout, de l'histoire.

— Même toi, tu ne t'en fous pas. C'est juste que tu n'en es pas conscient.

Il riait en secouant la tête, puis prenait les autres à témoin. André, allergique à la confrontation, finissait par se ranger de son côté.

Je me retrouve de plus en plus souvent ainsi isolé dans nos discussions. On dirait que je n'ai plus l'énergie de dire non. Au bout du compte, on avait réussi à insuffler un semblant de cohésion au script, mais le résultat m'apparaît encore bancal. On verra à la diffusion ce que les gens en diront.

Aujourd'hui, je m'en fous. Je repars bientôt au Népal, peut-être même à nouveau au Tibet ! Comme après mon premier voyage en Europe, il me tarde de retrouver ces contrées, mais pas pour des raisons sentimentales cette fois. Désormais, le seul amour de ma vie, c'est le départ.

Avant de tourner sur Pontiac, je jette un coup d'œil derrière moi. Personne. Suzon semble respecter les conditions de l'entente, mais je me méfie. En contrepartie de son engagement à ne m'approcher ni me contacter durant dix-huit mois, je vais retirer ma plainte. Bien qu'elle ait commis une infraction criminelle, elle n'aura pas de casier judiciaire. Ça l'incitera peut-être à prendre sa médication antipsychotique – ce qu'elle néglige – ou alors, elle jettera son dévolu sur une autre personnalité publique. Peu m'en importe, je

veux juste qu'elle me laisse tranquille. Tant pis pour Stéphane Rousseau ou Pierre Brassard, s'ils deviennent sa nouvelle cible.

À son premier appel, l'enquêteur du SPCUM m'avait paru méfiant. Avait-il des doutes sur cet humoriste qui se disait victime d'une admiratrice ? Plutôt que de tenter de le convaincre verbalement, je lui avais remis les preuves que j'avais accumulées. Après sa consultation de toute cette correspondance non sollicitée, corpus révélateur des motivations de son autrice et du déroulement des événements, son ton avait radicalement changé. J'y avais perçu une note de consternation, et beaucoup de compassion. Ça m'avait fait du bien. Fin mai, quand j'avais raconté discrètement cette mésaventure à mon entourage (je ne voulais pas me retrouver à la une d'*Écho Vedettes*), tout le monde avait réagi avec des blagues à double sens et des clins d'œil. Même mes amies de filles !

— Oh boy, tu pognes, mon Yves !

C'était déconcertant. Si j'avais été une femme poursuivie par un déséquilibré, il me semble qu'on se serait plus inquiété de mon sort. J'avais eu peur, pour vrai. Selon ma psy, il était probable, et normal, considérant ma grande sensibilité, que j'en sois resté un peu traumatisé. Si c'était ça, le salaire de la notoriété, j'en viendrais vite à remettre en cause la pertinence de mes activités. Je n'ai aucune envie de vivre sous la menace constante d'être guetté et harcelé. Un métier à l'abri des regards serait peut-être plus adéquat pour moi. Malheureusement, je n'en connais aucun qui me procurerait le même privilège : gagner mon pain en déconnant.

WEDDING

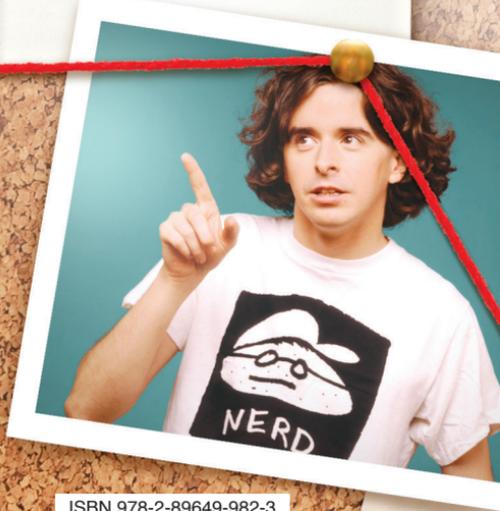


Dans *Déboussolé*, on avait rencontré un ado attardé qui s'apprêtait à partir à la découverte du monde. On le retrouve douze ans plus tard, membre d'un groupe d'humour populaire, toujours aussi rêveur, éternel romantique et, parfois, dur à suivre.

Yves P Pelletier a changé, tout de même. Célibataire désormais endurci, il a appris à dire non et poursuit avec persévérance ses ambitions créatrices personnelles. Mais l'appel du large reste et, quand les aléas de la célébrité ou l'éternel retour de ses patterns amoureux se dressent sur son chemin, il prend courageusement la fuite pour l'Himalaya, le grand Nord ou l'Amazonie.

Des secrets de l'île Moustique aux périls de la rue Pontiac, le récit des mésaventures d'un trentenaire curieux qui rencontre les autres en se cherchant lui-même.

Yves P Pelletier est réalisateur, acteur, scénariste et humoriste. Membre de RBO depuis 1981, il est l'auteur du récit *Déboussolé* (VLB), ainsi que des textes du roman graphique *Valentin* et du recueil de bédé *Le pouvoir de l'amour* (La Pastèque).



Le Groupe
Livre
QUEBECOR

ISBN 978-2-89649-982-3

